

1800
Pas à Reunon
RTP 1065p
Nomme et auteur
H. Chavannes

JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS À L'HISTOIRE, À LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET À LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

DE

L'EXPRESSION DES VOEUX

DANS L'ART POPULAIRE CHINOIS

PAR

M. ÉD. CHAVANNES

(EXTRAIT DU NUMÉRO DE SEPTEMBRE-OCTOBRE 1901)



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCI

Bibliothèque Maison de l'Orient



129912

DE
L'EXPRESSION DES VOEUX
DANS
L'ART POPULAIRE CHINOIS

DE
L'EXPRESSION DES VOEUX
DANS L'ART POPULAIRE CHINOIS

PAR
M. ÉD. CHAVANNES

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE
(SEPTEMBRE-OCTOBRE 1901)



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCI

DE
L'EXPRESSION DES VŒUX
DANS
L'ART POPULAIRE CHINOIS.

EXTRAIT DU *JOURNAL ASIATIQUE*, SEPTEMBRE-OCTOBRE 1901.

Le décor dans l'art populaire chinois est presque toujours symbolique; il exprime des vœux. Pour constater la vérité de cette proposition, il suffit de jeter les yeux sur les objets qui sont à l'usage de tous, tels que les porcelaines, les broderies, le papier à lettres, les amulettes; partout nous verrons se reproduire des motifs d'ornementation qui ont un sens; ce sens peut être plus ou moins caché, mais il importe de le découvrir si l'on veut comprendre la raison d'être du décor lui-même.

Pour rendre notre étude plus claire, nous commencerons par analyser l'un après l'autre les divers procédés par lesquels l'idée s'exprime; nous chercherons ensuite à énumérer et à classer ces idées elles-mêmes.

Un premier mode d'expression de l'idée consistera à écrire purement et simplement les mots qui la signifient. L'écriture chinoise, avec la grande élégance de ses caractères et la variété des formes qu'on peut leur donner, se prête d'ailleurs admirablement à servir d'ornement; nous trouvons donc de nombreux objets dans lesquels l'écriture seule sert de décor; tels sont ces vases sur lesquels on lit le caractère 壽 *cheou* « longévité », répété cent fois, sous des formes cent fois différentes.

Un second mode d'expression est le symbole par association d'idées; ainsi un lingot d'or représentera la richesse: un livre, le savoir; une grenade, à cause de ses grains abondants, une nombreuse postérité.

À côté de ces associations d'idées, qui sont naturelles et qui s'expliquent d'elles-mêmes, il en est d'autres qui sont particulières à la race chinoise et dont les raisons sont souvent difficiles à bien démêler. Elles sont parfois fondées sur une réminiscence de ces textes classiques dont l'esprit chinois est comme imbu. Une ode du livre des vers¹ célèbre les fils, petits-fils et parents d'un prince, en les comparant respectivement aux pieds, au front et aux cornes de l'animal fantastique appelé *lin* ou *k'i-lin* 麒麟. L'image du *lin* évoquera donc pour les Chinois l'idée d'une illustre postérité.

Mais, dans d'autres cas, le symbolisme ne peut s'expliquer que par conjecture, Je n'en prendrai

¹ *Che king*, section *Kouo fong*, livre I, ode 11.

qu'un exemple. Le dragon est un des sujets favoris des décorateurs; il est représenté avec une boule, et l'on dit communément que le dragon joue avec une perle 戲珠. Il représente l'excellence. Quelle en est la raison? Le dragon préside aux eaux et à la pluie; en temps de sécheresse, on l'invoque pour que la pluie fécondante vienne sauver les moissons; il est donc naturel que, chez un peuple agricole comme les Chinois, le dragon, dispensateur de la fertilité des champs, devienne le symbole de ce qu'il y a de plus puissant et de meilleur au monde. Qu'est-ce alors que le disque, si improprement appelé « perle » par le vulgaire? On a prétendu que c'était le soleil que les nuages pluvieux s'efforcent de cacher. Mais M. Hirth¹ a proposé une explication plus vraisemblable: il appelle notre attention sur la petite volute qui se trouve toujours à l'intérieur du disque; cette volute est marquée aussi, dans certains dessins, sur les tambours que le dieu du tonnerre frappe à tour de bras; elle est l'image du roulement du tonnerre; de fait, le caractère de l'écriture qui désigne le tonnerre était formé primitivement d'une simple ligne enroulée sur elle-même. Le disque avec lequel joue le dragon est donc le tonnerre; les lignes sinueuses qui l'entourent sont les nuages, et c'est un vieux mythe de l'orage qui se trouve ainsi figuré. Peut-on aller plus loin encore et montrer pourquoi le dragon préside

¹ HIRTH, *Über den Mäander und das Triquetrum in der Chinesischen und Japanischen Ornamentik* (*Chinesische Studien*, vol. I, p. 231-242).

à la pluie? Le dragon a des pattes et des écailles; il rappelle l'alligator qui existait autrefois dans les fleuves de Chine et dont il reste encore quelques rares spécimens dans le *Yang-tse*¹. Le crocodile, animal aquatique, est naturellement associé à l'idée des eaux; il se cache en hiver, mais, au printemps et au commencement de l'été, au moment où tombent les grandes pluies, il apparaît pour se livrer à ses ébats; les Chinois ont pris l'effet pour la cause et ils ont dit que les nuages accompagnent le dragon². Voilà comment l'alligator est devenu un être surnaturel, assembleur de nuages, comment l'imagination des artistes en a fait un animal fantastique, comment le souvenir du rôle qu'on lui attribuait dans les orages est marqué dans le disque du tonnerre et dans les nuages au milieu desquels il se joue, comment enfin l'idée de la fertilité provoquée par les pluies a transformé le dragon en symbole de l'excellence.

Mais on voit en même temps quelle longue série d'inductions il faut faire pour reconstituer la suite de ces associations d'idées, et quelle part d'hypothèse il y a encore dans l'explication de ce symbole qui est cependant un de ceux qui se laissent le mieux pénétrer. Nous ne poursuivrons pas plus loin ce genre de recherches, quelque intérêt qu'il puisse avoir; notre but est en effet d'indiquer le sens actuel

¹ Cf. A. FAUVEL, *Alligators in China* (*Journal of the China Branch of the R. A. S.*, nouv. série, t. XIII, p. 1-36).

² Cf. J. J. M. DE GROOT, *Les fêtes annuelles à Émoui*, trad. française, p. 361-371.

et certain des symboles et non d'en établir plus ou moins hypothétiquement la genèse, puisque aussi bien les Chinois eux-mêmes n'en connaissent plus la lointaine origine.

Un troisième mode d'expression consiste à figurer des mots au moyen d'images qui suggèrent la prononciation de ces mots; c'est le procédé le plus usuel du rébus. Une amulette du Cabinet des médailles (n° 29) présente (fig. 1) sur une de ses faces une hallebarde, une pierre sonore et un de ces sceptres d'honneur qui portent le nom de *jou-i*; l'expression *jou-i* signifie « Qu'il en soit comme vous le désirez »,



Fig. 1.

« A vos souhaits ». La solution du rébus nous est donnée sur le revers de la pièce où nous lisons les mots *ki k'ing jou i* 吉慶如意 « Que votre bonne chance et votre bonne fortune soient telles que vous les désirez ». La « hallebarde » *ki* 戟 suggère l'idée du mot homophone *ki* 吉 « bonne chance »; la « pierre sonore » *k'ing* 磬 est l'équivalent phonétique du mot *k'ing* 慶 « bonne fortune »; enfin le sceptre a pour nom *jou i* 如意, c'est-à-dire « conforme à vos désirs ». Le même rébus se retrouve sur une illustration d'une édition populaire d'un recueil de contes appelé *Leao tchai tche i*; on voit sur la table d'un lettré un vase en forme d'éléphant contenant une

hallebarde, une pierre sonore et un sceptre (fig. 2). — Sur le pied d'un vase de la collection Grandier, nous remarquons quatre décors (fig. 3) qui sont les suivants : un pinceau au milieu d'une roue, ce qui peut s'écrire *pi tchong* 筆中 « le pinceau passe au milieu », mais ce qui, écrit d'une autre manière, 必中, signifiera « Certainement vous réussirez »; le second décor est formé d'une « fleur de lotus » *lien* 蓮, et d'une « flûte » *cheng* 笙; *lien cheng* 連陞 signifie « Puissiez-vous monter en grade d'une manière con-



Fig. 2.

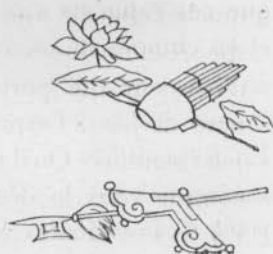
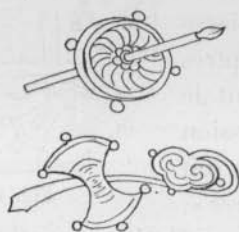


Fig. 3.

tinue ». Puis c'est la « hallebarde » et la « pierre sonore » *ki king* 戟磬 que nous avons déjà trouvées sur l'amulette et qui ont le sens de 吉慶 « Bonne chance et bonne fortune ». Enfin un « lingot d'or » *ting* 錠 et un « sceptre » *jou-i* donneront la formule *i ting jou i* 一定如意 « Qu'il en soit certainement suivant vos désirs ». — Une « bouteille » *p'ing* 瓶, une « selle » *ngan* 鞍 et un « sceptre » *jou-i* donneront la phrase 平安如意 « Ayez une tranquillité conforme à vos désirs ».

Le calembour n'est pas inconnu dans les arts de la race aryenne. Si le papillon est devenu, dans l'art hellénistique, l'emblème de l'âme, c'est, à l'origine, comme l'a bien montré M. Collignon¹, par suite d'un simple jeu de mots : *psyché* était le nom d'un papillon de nuit; on le choisit donc pour représenter le mot homophone *psyché* « l'âme ». En Chine, le « papillon » 蝶 *tie* représentera le mot *tie* 耋 qui signifie « âge de 70 ans ». Le même symbole a donc des valeurs différentes en Grèce et en Chine, parce qu'il repose sur des rapports purement verbaux et que ces rapports sont naturellement autres en grec et en chinois. Le calembour a d'ailleurs pu prendre en Chine une extension qu'il n'a nulle part ailleurs à cause de la nature monosyllabique de la langue. En français, la plupart des homonymes sont des monosyllabes; rien ne distingue pour l'oreille le *poing* de la main fermée et le *point* géométrique, un *port* de mer, le *port* majestueux d'une reine, et du *porc* frais, une *chaîne* pour enchaîner et l'arbre appelé *chéne*. Si nous ajoutons qu'en Chine non seulement tous les mots sont des monosyllabes, mais encore qu'il n'y a pas d'articles et que rien ne distingue dans la terminaison d'un mot le masculin du féminin, on comprendra quelle infinie variété de calembours peuvent être imaginés; il n'est point surprenant que cette particularité de la langue ait

¹ A. COLLIGNON, *Essai sur les monuments grecs et romains relatifs au mythe de Psyché*, p. 6 et 7.

développé, dans des conditions inconnues ailleurs, le rôle du jeu de mots.

Une quatrième forme de symbolisme consiste dans la représentation de personnages qui, pour une raison ou pour une autre, évoquent une certaine idée. On voit souvent sur les porcelaines deux jeunes garçons à l'air joyeux qui vont toujours de compagnie; ce sont les *ho-ho* 和合兩神仙, ainsi nommés de deux mots dont l'un signifie « concorde » et l'autre « union »; ces deux personnages seront donc le symbole de la bonne entente, de l'harmonie.

Le nombre de ces personnages étant assez considérable, il serait difficile de les distinguer les uns des autres, si l'on n'avait pas eu recours à un procédé familier à l'art symbolique dans tous les pays : on leur donne des attributs qui permettent de les reconnaître avec toute certitude. Dans le cas des deux *ho ho*, les attributs sont déterminés par un simple calembour; l'un d'eux porte un « nénuphar » *ho* 荷; l'autre, une « boîte ronde » appelée *ho* 盒; ces deux attributs donnent le nom *ho ho* des personnages.

Ceci nous amène à considérer un cinquième et dernier mode d'expression symbolique; puisque ce qui est important dans un personnage c'est son attribut, on pourra, dans certains cas, ne représenter que l'attribut; l'attribut sera le symbole du personnage qui est lui-même le symbole d'une idée. Une amulette du Cabinet des médailles (n° 37) nous présente ce procédé combiné avec celui du rébus (fig. 4).

D'un côté nous voyons le « nénuphar » *ho* et la « boîte » *ho*, attributs des deux *ho ho*, puis un « sceptre » *jou-i*, et au revers nous trouvons la légende *ho ho jou i* 和合如意 « Qu'il y ait une concorde conforme à vos désirs ». Cette amulette peut s'expliquer par le simple rébus, mais il est hors de doute qu'en prenant pour figurer les mots *ho* 和 et *ho* 合 les attributs des deux *ho-ho*, on a voulu suggérer aussi le souvenir de ces personnages.



Fig. 4.

Tels étant les principaux procédés dont se sert le symbolisme chinois, nous pouvons maintenant examiner quelles idées on exprime par leur moyen.

Le désir le plus naturel à l'homme est celui d'être heureux. Le souhait du bonheur est donc un de ceux qui se trouve le plus souvent répété. Les caractères *fou* 福 « bonheur » et *hi* 喜 « joie » qui figurent sur un grand nombre de vases et de broderies sont l'expression la plus simple de ce vœu. Symboliquement, le dragon qui est réputé le plus parfait des êtres est aussi associé à l'idée de bonheur; il est, dans ce cas, souvent affronté à un oiseau merveilleux, le *fong* ou *fong hoang*, qu'on appelle généralement le phénix, quoique la fable grecque du phénix qui renaît de ses cendres n'ait rien de commun avec les traditions chinoises relatives au *fong*. Le dragon et le phénix, comme le disent expressément de nombreuses amulettes (n^{os} 2, 24, 56, 88 du Cabinet des mé-

dailles), annoncent ou présagent le bonheur : *long fong tch'eng sianj* 龍鳳呈祥; tel est le sens de ce couple fantastique.

Le procédé du calembour nous a valu la « chauve-souris » dont le nom *fou* 蝠 se prononce comme le mot *fou* 福 « bonheur ». La chauve-souris, qui passerait difficilement chez nous pour un emblème gracieux est un des motifs les plus fréquents du décor chinois; elle est souvent modifiée au point de ne plus présenter qu'une lointaine ressemblance avec la réalité; mais, quand on a vu tous les intermédiaires qui mènent à ces formes conventionnelles, on finit par la reconnaître en maint endroit, sur les fermoirs ou les ferrures des boîtes, sur les agrafes des ceintures, sur les théières et sur mille objets d'usage domestique où elle répète à l'infini l'invocation au bonheur.

Un autre jeu de mots est celui qui consiste à figurer le bonheur en dessinant un de ces citrons bizarres qui croissent dans le sud de la Chine, et dont la partie supérieure se déchiquète en plusieurs ramifications analogues aux doigts d'une main; on les appelle des « mains de Bouddha » *fo cheou* 佛手; et, comme le mot *fo* est semblable au mot *fou* « bonheur », ce citron, de même que la chauve-souris, sera l'image du bonheur.

Par une de ces mystérieuses affinités qui établissent, suivant notre tempérament, des relations déterminées entre certaines sensations et certains sentiments, la couleur rouge est, en Chine, la cou-

leur de la joie; la sensation visuelle produite par cette couleur provoque le sentiment de la joie. Une sorte de petite araignée dont le corps est rouge a été appelée à cause de cela *hi* 虹喜 « joie » et elle est un symbole naturel de l'idée de joie. Sur une enveloppe de lettre (fig. 5), on a dessiné une boîte qui vient d'être ouverte; dans le couvercle soulevé apparaît une toile d'araignée et l'insecte lui-même se laisse tomber au bout d'un fil. La légende suivante accompagne cette vignette 開封見喜 : « Quand on ouvre ce qui est scellé (c'est-à-dire la boîte), on aperçoit *hi* (c'est-à-dire l'araignée) »; mais cette phrase peut être aussi comprise de la manière suivante : « Quand vous ouvrirez ce qui est scellé (c'est-à-dire l'enveloppe), vous apercevrez un sujet de joie (c'est-à-dire la missive qui y est contenue) ».

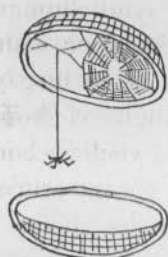


Fig. 5.



Fig. 6.

Sur une feuille de papier à lettres (fig. 6), nous voyons deux araignées et au-dessus d'elles ce vers

d'un poète : 喜到簷前每是雙 « Quand l'araignée (*hi*) arrive au bord d'un toit, elle va toujours par paire »; mais cette phrase signifie aussi : « Quand les bonheurs (*hi*) viennent sur votre maison, ils vont toujours par deux ». C'est le contraire de notre dicton chagrin qu'un malheur n'arrive jamais seul.

Ces deux araignées sont l'équivalent symbolique exact du caractère factice qu'on a formé dans l'écriture en accouplant deux caractères *hi* 喜; c'est ce qu'on appelle le *choang hi* 雙喜 ou la double félicité qui est d'un effet ornemental assez heureux.

Qu'est-ce exactement que la double félicité? La réponse nous est donnée avec la plus grande précision par un petit vase du Musée Guimet : sur la panse est écrit six fois le double caractère *hi*, et sur le col on lit la formule : 福壽雙全 « Que le bonheur et la longévité soient tous deux au complet ». La double félicité se compose ainsi du bonheur proprement dit et de la longévité. Avant d'examiner comment les Chinois expriment symboliquement cette double idée, il convient d'examiner d'abord comment ils figurent le concept seul de longévité.

Les Chinois considèrent une longue vie comme infiniment désirable; ils honorent la vieillesse, peut-être même avec excès, puisque la gérontocratie, la part trop considérable donnée dans les affaires publiques à des hommes que leur grand âge rend ennemis de toute innovation, est une des raisons qui font la Chine si rebelle à tout progrès. Un des cadeaux les plus appréciés que des enfants puissent faire à

leurs parents consiste en un vêtement orné du caractère *cheou* 壽 « longévité »; le bénéficiaire s'en revêtira aux jours de fête et surtout lors de son anniversaire, parce que la présence de ce mot peut augmenter son énergie vitale; on l'en couvrira dans sa tombe pour que cette longévité s'étende sur ses descendants. Sur les cercueils on colle une étiquette rouge avec le caractère « longévité », pour que cette amulette détourne les influences de mort qui peuvent émaner d'un objet funéraire.

L'idée de longévité peut s'exprimer par plusieurs symboles : c'est d'abord le champignon *tche* 芝, sorte d'agaric qui, si on le cueille au commencement de l'hiver, se conserve sans s'altérer; on l'appelle le *ling tche* 靈芝, le *tche* divin, et il est censé conférer l'immortalité. — Le sceptre d'honneur *jou-i*, qu'on donne en cadeau, et dont le Musée Guimet possède une très belle collection, est une sorte de crosse dont le sommet a la forme d'une tête de *tche*; le sens de cet objet est donc que le donateur souhaite à celui à qui il en fait hommage une longévité conforme à ses désirs. — Un livre sur les immortels raconte qu'un homme, après avoir mangé un *tche*, se sentit rajeunir; un taoïste lui prédit qu'il vivrait aussi longtemps qu'une tortue ou qu'une grue : 壽等龜鶴.

Cette phrase nous amène à considérer de nouveaux symboles de la longévité : la tortue et la grue. *Lieou Ngan*, au deuxième siècle avant notre ère, prétendait que la tortue vivait trois mille ans, et la

grue mille années; une telle croyance explique cette inscription d'une amulette (fig. 7) : 龜鶴齊壽
« Ayez une longévité égale à celle de la tortue et de la grue »¹. — Des chandeliers



Fig. 7.

sont souvent faits d'une tortue, sur laquelle une grue est debout, tenant dans son bec une plante *tche*; des amulettes nous montreront un groupe de deux grues montées sur des tortues; à leurs pieds se trouve un brûle-parfums, qui implique l'idée de prières faites aux dieux pour obtenir la longévité².

La grue est parfois représentée sous un pin, car le pin, avec son feuillage toujours vert, est aussi un symbole de pérennité; c'est une locution toute faite que de dire : *song ho tch'ang tch'oën* 松鶴長春 « Ayez des printemps perpétuels comme le pin et la grue ». Enfin, la grue est parfois réunie au cerf, qui passe pour vivre fort longtemps.

Un nouvel emblème de la longévité est la pêche; la raison n'en est pas évidente : la couleur rouge du fruit, couleur heureuse entre toutes, et l'excellence de son goût ont pu contribuer à la faire choisir

¹ La figure 7 est tirée du *Kin che souo*; le revers de la pièce représente une grue et une tortue. L'amulette n° 18 du Cabinet des médailles porte la même formule, mais n'a rien au revers.

² Voir les amulettes 394 et 396 dans la *Numismatique annamite* de D. LACROIX.

comme emblème de la plus souhaitable des félicités. Mais, mieux encore que ces considérations, les légendes fort anciennes relatives à la mère reine d'Occident, la souveraine fabuleuse des montagnes mythologiques de l'Asie centrale, qui possède le pêcher surnaturel dont les fruits ne mûrissent que tous les mille ans et confèrent l'immortalité à celui qui les mange, ont dû donner à la pêche son renom merveilleux. Une épingle de tête figurée par M. de Groot dans son bel ouvrage sur le système religieux de la Chine¹ porte en pendeloques une pêche et une tortue, un cerf et une grue; ce sont quatre emblèmes de longévité.

D'autres symboles s'expliquent par des calembours: le chat, dont le nom *mao* 貓 suggère l'homophone *mao* 耄, qui signifie l'« âge de 90 ans »; le papillon *tie* 蝶, qui représente le mot *tie* 耋, signifiant l'« âge de 70 ou 80 ans ». De même, dans le règne végétal, le narcisse, appelé *choei sien* 水仙 « l'immortel de l'eau » est, à cause de son nom, le symbole de l'immortalité ou, à son défaut, de la longue vie.

Revenons maintenant aux idées combinées de bonheur et de longévité, et passons en revue quelques-unes des innombrables formes sous lesquelles on les exprime.

Les amulettes du cabinet des médailles nous fournissent les formules suivantes: 福壽雙全 « que

¹ J. J. M. DE GROOT, *The religious system of China*, vol. I, p. 55.

votre bonheur et votre longévité soient tous deux au complet » (n^{os} 50, 192); — 長命富貴 « puissiez-vous vivre longtemps et être dans la prospérité » (n^{os} 15, 22, 203); — 壽比南山。福如東海 « que votre longévité soit (immense) comme les montagnes du Sud; que votre bonheur soit (vaste) comme la mer d'Orient » (n^o 121); — 壽山福海 « montagne de longévité, mer de bonheur » (n^o 158)¹.

Un plat du musée Grandidier est orné de pêches et de citrons de l'espèce *fo cheou*; le *fo cheou*, c'est *fou* « bonheur »; la pêche, c'est la longévité. — Un vase du musée Guimet présente sur deux de ses faces, d'un côté le phénix et de l'autre le dragon, qui annoncent le bonheur, *long fong tch'eng siang*; sur ses deux autres faces c'est, d'une part, la grue, de l'autre le cerf, tous deux signes de longévité. — Dans le décor de la figure 8 (Musée Guimet), la



Fig. 8.

pêche, la chauve-souris et le lotus, dont le nom est *lien*, signifieront *lien fou cheou* « bonheur et longé-

¹ Cette amulette offre cette particularité que les mots chinois y sont transcrits en caractères *Pa-se-pa*; elle a été publiée dans le *Journal asiatique*, janvier-février 1897, p. 148-149, et mars-avril 1897, p. 376.

vités réunis ». — Sur une soucoupe (fig. 9, Musée Guimet), nous voyons le caractère *cheou* « longévité », une chauve-souris qui est *fou* « bonheur » et deux sapèques ou pièces de monnaie. La sapèque se dit *ts'ien*, mot dont le son ressemble à celui du mot *ts'üen* « complet »; ainsi *choang ts'ien* 雙錢 « les deux sapèques » est l'équivalent de « tous deux au complet ». Le rébus se lira donc 福壽雙全 *fou cheou choang ts'üen* « que votre bonheur et votre longévité soient tous deux au complet ».



Fig. 9.

Le décor d'une coupe (fig. 10) est fait d'une chauve-souris, d'un lotus et d'une pêche, au-dessous de laquelle



Fig. 10.

se trouve un double *hi*. La chauve-souris, c'est le bonheur; la pêche, la longévité; le double *hi* indique que bonheur et longévité sont la double félicité; le lotus *lien* signifie qu'ils sont réunis.

Bonheur et longévité ne sont pas les seuls désirs du Chinois. Il faut y ajouter celui d'une nombreuse postérité mâle; la raison en doit être cherchée dans l'idée qu'il se fait de la famille. La famille a pour le Chinois une réalité plus grande que l'individu; des

liens secrets et puissants rattachent les morts aux vivants; les morts ne seront tranquilles dans leurs tombes ou sur l'autel familial que s'ils ont des descendants pour leur offrir les sacrifices prescrits par les rites; réciproquement, les vivants ne seront heureux que s'ils sont entourés par les influences bienfaisantes des défunts, qui les protègent mystérieusement. Si un homme n'a pas d'enfant mâle, personne après sa mort, à moins qu'il ne recoure à l'adoption, ne pourra faire les offrandes funéraires qui apaiseront son âme; bien plus, tous ses ancêtres morts avant lui seront privés, par sa faute, des honneurs dont ils ont besoin, et c'est pourquoi Mencius disait que le manquement suprême à la piété filiale était de ne pas avoir d'enfants.

Le souhait d'avoir de nombreux enfants se trouvera donc fréquemment exprimé. Un des principaux livres classiques, le *Livre des Vers*, a loué *T'ai-Se*, épouse du roi *Wen*, à cause de sa fécondité qui lui fit enfanter dix fils. C'est à cette femme parfaite, disent les glossateurs, qu'il est fait allusion dans l'ode¹ qui commence par ces mots : « Sauterelles, tribus ailées, entre vous règne l'union; il est juste que vous ayez une postérité nombreuse ». Une enveloppe de papier à lettres (fig. 11) représente un jeune enfant, à côté duquel sont les trois mots tirés de cette ode : 宜子孫 « il est juste que vous ayez une postérité », en d'autres termes, votre correspondant

¹ *Che King*, section *Kouo fong*, livre 1, ode 5.

vous souhaite d'avoir comme *T'ai-Se* une nombreuse postérité. Un tel vœu sur une enveloppe paraîtrait peut-être chez nous indiscret et ne laisserait pas que

d'ébaudir les employés des postes; en Chine, nul n'y trouve à redire.

Une autre ode¹ du *Livre des Vers* célèbre

T'ai-Se en disant :

« C'est au nombre de cent que furent ses fils » 則百斯男; ce

n'est pas là une simple amplification poétique; les commenta-

teurs expliquent la phrase en disant que *T'ai-Se*

joignait à tous ses mérites celui fort apprécié d'un mari, je veux dire d'un mari chinois, de n'être point

jalouse; les autres femmes du roi *Wen* eurent donc, elles aussi, beaucoup de fils, dont *T'ai-Se*, comme

épouse principale, put être considérée comme la mère. Une petite coupe bleue du Musée Guimet,

avec ses cent points d'or qui sont l'ancien décor connu sous le nom des cent mamelles, rappelle ce passage

du *Livre des Vers*, comme on peut le voir en lisant écrit sur le fond le vers précité : « C'est au nombre de

cent que furent ses fils ». Cet objet, lui aussi, exprime un vœu de fécondité.



Fig. 11.

¹ *Che King*, section *Ta ya*, décade I, ode 6.

La grenade, nous l'avons vu, est un symbole tout naturel de la même idée, à cause de ses nombreux grains; un plat chargé de ces fruits en porcelaine (Musée Guimet) est donc une gracieuse invitation à travailler au peuplement de la Chine. Les grains de la grenade et les cent fils attribués à *T'ai-Se* dépassent cependant d'une manière évidente les forces humaines; dans la réalité, il faut être notablement plus modeste; des amulettes nous indiquent de quoi l'on se contente; elles portent la suscription : 五男二女 « Cinq fils et deux filles », c'est-à-dire « Puissiez-vous avoir cinq fils et deux filles ». Deux filles sur sept enfants, telle est la proportion dans laquelle le Chinois voudrait voir l'élément féminin représenté dans une famille modèle. Ce n'est d'ailleurs jamais que des cinq fils qu'il est question : dans le Livre des phrases de trois mots (*san tse king*), cette sorte de catéchisme laïque qu'annonnent tous les petits Chinois sur la surface entière de l'empire, on célèbre un personnage du x^e siècle de notre ère qui, dit-on, sut élever cinq fils, tous devenus illustres : 教五子名俱揚. — Sur le dos d'un miroir métallique (Musée Guimet), on lit l'inscription 五子登科 « Que vos cinq fils passent avec succès leurs examens »¹. — Voici enfin (fig. 12) cinq petits enfants qui se disputent un casque empanaché; ils jouent, direz-vous, à qui sera général; non pas; les armes ne sont point en tel honneur en Chine; le casque *k'oei* 盔 est

¹ La même inscription se retrouve sur l'amulette 212 du Cabinet des médailles; sur le revers sont représentés les cinq fils.

ici le substitut du mot *k'oei* 魁, qui désigne « le premier à un examen »; c'est donc un rébus qui signifie : 五子奪魁 « Puissiez-vous avoir cinq fils qui se disputent le premier rang aux examens ». — Sur un



Fig. 12.

vase du Musée Guimet nous voyons, d'un côté les cinq fils prévus par le formulaire des vœux; sur l'autre face est l'animal fantastique appelé *k'i lin*, que le *Livre des Vers* associe, comme nous l'avons dit, aux nobles fils d'un duc et qui est ainsi devenu le symbole d'une illustre progéniture. Sur le dos du *k'i lin* est assis un enfant, et la phrase stéréotypée qui explique cette figure est : 麒麟送子 « puisse le *k'i lin* vous apporter des fils ». La broderie reproduite ci-après (fig. 13) nous offre la même image, mais elle se complique ici d'un jeu de mots; le jeune enfant tient en effet d'une main la fleur de lotus *lien* 蓮 et dans l'autre la flûte à plusieurs tuyaux appelée *cheng* 笙; comme d'ailleurs l'enfant est monté sur le *lin*, il est donc un « noble fils », et le rébus sera expli-

qué comme signifiant *lien cheng koei tse* 連生貴子
« Puissiez-vous engendrer à la suite les uns des autres



Fig. 13.

de nobles fils¹ ». — Sur une autre broderie, le petit personnage tient en main une branche de cannellier

¹ Au-dessus du groupe formé par l'enfant et le *lin*, on voit un pinceau, *pi* 筆, un lingot, *ting* 錠 et un sceptre *jou-i*; le sens est : *pi ting jou i* 必定如意 « qu'il en soit certainement selon vos désirs ».

koei 桂 et une flûte *cheng*; d'où la phrase : *cheng koei tse* « Puissiez-vous engendrer de nobles fils ».

Voyons maintenant comment cette idée de nombreuse progéniture se combine avec celles que nous avons étudiées précédemment de bonheur et de longévité. Un vase de la collection Grandidier nous montre, d'un côté, une jeune femme assise sur un banc; auprès d'elle se tient un chat, *mao*, et deux papillons *tie* volent dans l'air; on se rappelle que *mao* signifie « âge de 90 ans » et *tie* « âge de 70 ou 80 ans »; sur l'autre face du vase, la jeune femme est debout et on lui offre des grenades. Ce vase fut évidemment destiné à une femme et devait lui dire, en termes galants : « Puissiez-vous, Madame, comme les héroïnes des contes de fées, vivre longtemps et avoir beaucoup d'enfants ! » — Un motif fréquent de décor est celui des « cinq générations dans la même salle » 五世同堂; on y voit un Philémon et une Baucis de Chine entourés de leurs descendants jusqu'à la quatrième génération; longévité et fécondité apparaissent ainsi comme les biens les plus désirables.

D'autres représentations comportent les trois idées de bonheur, longévité et nombreuse progéniture. Tels sont les vases ou broderies sur lesquels on voit de ces citrons appelés « mains de Bouddha » *fo cheou* (bonheur), des pêches (longévité) et des grenades (fécondité), — ou encore des mains de Bouddha, et des chauves-souris, des pêches et des grenades; ces symboles expriment ce qu'on appelle « les trois beaucoup » *san to* 三多; voici l'origine de cette

expression singulière : un ancien récit qui se trouve dans *Tchoang tse*¹, auteur du iv^e siècle avant notre ère, raconte que le mythique empereur *Yao* rencontra un jour un homme de grande sagesse qui lui souhaita trois choses en abondance, à savoir : beaucoup de longévité, beaucoup de richesses et beaucoup de fils. Un vase du Musée Guimet est un « tableau des trois beaucoup » comme on peut le lire en toutes lettres dans le titre de la notice qui y est inscrite 三多圖 : des jeunes enfants sont réunis ; l'un d'eux tient une boîte de sceaux officiels, présage des hautes dignités auxquelles il sera appelé ; un autre porte le sceptre *jou-i* ; quatre autres enfin lisent des livres : ce sont les nombreux fils. A côté d'eux, un vieillard au front démesuré s'appuie sur un bâton ; on lui offre une pêche, ce qui prouve qu'il est le dieu de la longévité ; son crâne prodigieux suffirait d'ailleurs à le faire deviner ; c'est en effet une marque de grand âge, puisque la vieillesse en dénudant la tête fait paraître le front plus vaste. Enfin l'homme heureux ou l'homme riche, car bonheur et richesse se disent tous deux *fou* (福 et 富) en chinois, est représenté sous l'aspect d'un homme de mise élégante.

Bonheur ou richesse, longévité et nombreuse postérité sont une des énumérations communément admises en Chine ; ce n'est pas la seule, et il est évident qu'on peut analyser d'autre manière l'idée des

¹ Cf. *Tchoang-tse*, chap. *T'ien ti*, LEGGE, S. B. E., vol. XXXIX, p. 313-314.

principales félicités. C'est ainsi que nous trouvons une autre série, plus répandue encore que la première, de trois personnages symboliques qui sont les trois immortels du bonheur, des émoluments et de la longévitè 福祿壽三仙. Cette série elle-même est susceptible de variations assez considérables. Le personnage qui représente la longévitè est toujours facilement reconnaissable à son grand crâne et à la pêche qu'il tient en main; mais les caractéristiques des deux autres personnages sont moins constantes. En effet, *lou* « émoluments » comporte à la fois l'idée de richesse et celle de haute dignité; tantôt donc on figurera un homme dont la robe verte *lu* 綠 évoque par calembour le mot *lou* 祿 « émoluments », et qui porte la tablette appelée *hou* 笏 que les hauts fonctionnaires tiennent devant eux aux audiences de la cour; tantôt l'immortel des émoluments sera un homme à robe rouge, couleur de la joie, portant en main le « sceptre » *jou-i* qui montre que tout se conforme à ses désirs. Quant à l'immortel du bonheur, on le représente souvent sous la forme d'un père qui porte dans ses bras un enfant et qui en a un autre debout auprès de lui; le bonheur est alors le bonheur domestique qui consiste à avoir des fils; mais le bonheur peut être aussi la richesse et la satisfaction; les images qu'on en donnera alors rappelleront fort celles de l'immortel des émoluments quand il a sa robe rouge et son *jou-i*.

Sur un vase du Musée Guimet, à droite est la longévitè, vieillard au crâne énorme qui tient une

pêche et qui a près de lui une grue, symbole du grand âge; au milieu est l'immortel des émoluments tenant un « sceptre » *jou-i* et ayant à côté de lui le cerf dont le nom *lou* rappelle le mot *lou* « émolument »; enfin, à droite, est l'immortel du bonheur avec ses enfants et une chauve-souris dont le nom *fou* rappelle le mot *fou* « bonheur ».

Mais on n'a pas toujours affaire à des dessins aussi explicites que celui-là et on se heurte parfois à de réelles difficultés dans l'explication du symbolisme chinois; il est souvent malaisé de savoir si le personnage qui a des enfants est l'immortel du bonheur dans l'énumération des « trois immortels » ou s'il est le symbole de la nombreuse postérité dans l'énumération des « trois beaucoup ». Le « sceptre » *jou-i* peut être l'emblème de l'immortel des émoluments aussi bien que de l'immortel du bonheur. Enfin le « cerf » *lou* peut être l'emblème de la longévité, si l'on se fonde sur l'association d'idées qui attribue un long âge au cerf, tandis qu'il sera l'emblème des émoluments si l'on s'en rapporte au calembour fait sur les mots *lou* « cerf » et *lou* « émolument ».



Fig. 14.

L'amulette ci-contre (fig. 14)¹ peut ainsi être interprétée comme exprimant soit les idées de bonheur et de longévité, soit celles de bonheur et de place bien rétribuée.

¹ Tirée du *Kin che souo*.

Dans l'énumération des trois immortels, nous voyons intervenir avec l'immortel des émoluments une idée nouvelle. Le Chinois ne désire pas seulement vivre longtemps, être heureux et avoir beaucoup d'enfants, il voudrait encore être fonctionnaire; les raisons en sont profondes et se trouvent dans la doctrine même de Confucius. Voici en quelques mots la théorie qui, je n'ai pas besoin de le dire, est assez différente de la pratique : Quel est le bien suprême? C'est le bien de l'État. Comment y atteint-on? Par le bon gouvernement. La morale ne se distingue pas de la politique ou plutôt la politique est l'épanouissement de la morale. Qu'est-ce qui qualifiera certains hommes pour gouverner leurs semblables? C'est la vertu. L'homme vertueux, par la puissance de son exemple, dirige les autres hommes et peut leur commander. L'Empereur est l'autorité suprême parce qu'il possède la vertu parfaite; il délègue une partie de son pouvoir à la foule des fonctionnaires subalternes qu'il choisit parmi les plus vertueux. Mais d'où provient la vertu? Elle résulte de la connaissance. Le confucéisme est un système intellectualiste qui déclare qu'on ne fait le mal que par ignorance, et que, si l'on est assez instruit pour discerner ce qui est bien, on agira nécessairement bien. Cette connaissance n'est pas la science mathématique ou physique; elle est la connaissance de la nature humaine. L'homme qui connaît son propre cœur, qui sait y reconnaître les germes de vertu que le ciel y a mis, ne peut faire autrement que de

les développer. Mais où puiserons-nous cette connaissance du cœur humain? Dans l'étude de la littérature antique, souvenir de ces sages parfaits qui ont été l'honneur de l'humanité aux temps reculés où l'âge d'or régnait sur la terre. Les examens, qui permettent de distinguer quels sont les hommes qui ont le mieux compris le sens des livres classiques, seront donc la pierre de touche qui désignera au choix du souverain ceux qui pourront l'aider de la manière la plus efficace dans son gouvernement. Le lettré est ainsi l'homme vertueux par excellence, et donc celui qui doit être chargé de diriger le peuple dans la bonne voie : c'est le parfait fonctionnaire. Voilà pourquoi on tient en si grand honneur en Chine la carrière officielle et les succès aux examens qui ouvrent cette carrière.

Sur une *amulette*¹, nous avons à l'avvers la formule 一品當朝 « Puissiez-vous assister aux audiences impériales comme fonctionnaire du premier rang! » Au-dessus, on lit les mots 天府 « palais céleste », qui désignent la cour impériale. Le revers porte la légende 狀元及第 « Avec le titre de premier à l'examen du troisième degré, puissiez-vous aller à la demeure princière! » c'est-à-dire à la demeure d'apparat qui, dans l'antiquité, était réservée à ce haut grade. Au-dessus, on voit les mots 蟾宮 « palais du crapaud à trois pattes ».

Que vient faire ici le crapaud à trois pattes? C'est

¹ N° 19 du Cabinet des médailles; les mêmes formules se retrouvent sur le n° 26.

un animal consacré à la lune; or dans la lune tout le monde sait qu'il y a un cannelier; comme le cannelier fleurit en automne et que c'est en automne qu'on passe l'examen du second degré, il a été associé à l'idée de la réussite aux examens; cueillir la branche du cannelier dans le palais du crapaud est une métaphore qui signifie « passer avec succès sa licence ». Une anulette (n° 30 du Cabinet des médailles) illustre cette croyance; d'un côté on voit un arbre et des personnages qui tentent d'en cueillir les rameaux. Au revers est l'inscription : 諺言丹桂飄香早。惟爾高攀第一枝。 « Suivant le proverbe, le cannelier merveilleux répand son parfum le matin, c'est à vous d'en cueillir la plus haute branche. » En d'autres termes : « Puissiez-vous obtenir le premier rang à l'examen ! »

Sur un vase (Musée Guimet), on voit une carpe qui émerge des eaux; devant elle se dresse une porte sur laquelle on lit les mots 龍門 « porte du dragon »; la formule qui correspond à ce dessin est : 鯉魚跳龍門 « Que la carpe saute au delà de la porte du dragon ». On raconte, en effet¹, que les poissons qui réussissent à franchir le défilé de la Porte du Dragon dans le *Ho-nan* se transforment aussitôt en dragons. C'est une métamorphose analogue que subit le candidat lorsqu'il sort victorieux de l'examen. La carpe et la porte ne sont donc que des symboles par lesquels on souhaite la réussite d'un lettré.

¹ Cf. le passage du 三秦記 cité dans le *P'ei wen yun fou*, à l'expression *long men*.

Parmi les plus hauts grades de l'État sont ceux de grand précepteur et de précepteur en second de l'empereur, *t'ai che* 太師 et *chao che* 少師, car ce sont ces fonctionnaires qui sont chargés d'inculquer à l'héritier présomptif du trône les principes de la vertu. Par un jeu de mots, un grand lion et un petit lion *ta che chao che* 大獅少獅 exprimeront donc ce vœu : « Puissiez-vous être à la cour le premier ou le second dignitaire ! » — Un vœu plus mo-



Fig. 15.

deste se traduira par l'offre d'un vase en forme de bouteille (*p'ing* 瓶) qui contient et semble produire (*cheng* 生) trois halberdes en miniature (*san ki* 三戟); l'explication du rébus sera la phrase *p'ing cheng san ki* 平陞三級 « Puissiez-vous vous élever sans obstacle de trois degrés en dignité ! » — Une feuille de papier à lettres (fig. 15) nous montre un héron (*i lou* 一鷺), au milieu de lotus qui poussent à foison (*lien cheng* 蓮生); si nous écrivons *i lou lien cheng* 一路連陞, nous aurons le souhait « Puissiez-vous gravir d'une traite tous les honneurs ! »

deste se traduira par l'offre d'un vase en forme de bouteille (*p'ing* 瓶) qui contient et semble produire (*cheng* 生) trois halberdes en miniature (*san ki* 三戟); l'explication du rébus sera la phrase *p'ing cheng san ki* 平陞三級 « Puissiez-vous vous élever sans obstacle de trois degrés en dignité ! » — Une feuille de papier à lettres (fig. 15) nous

Enfin, la profession de lettré étant la plus honorée de toutes, on représentera volontiers sur les porcelaines certains attributs qui la caractérisent. Je me bornerai à signaler ici la série extrêmement fréquente des quatre objets qui sont le « luth » *k'in* 琴, le « damier » *k'i* 棋, le « livre » *chou* 書, la « peinture » *hoa* 畫 (fig. 16)¹. La musique et la peinture sont les arts auxquels se complaît un esprit cultivé; le livre est l'emblème du savoir littéraire; quant au jeu de dames ou d'échecs, il est un divertissement d'homme supérieur. On pourrait développer ces brèves indications au moyen d'une infinité de textes; je me bornerai à citer ce dicton qui oppose les mœurs dégénérées des temps modernes aux goûts plus relevés des anciens : « Les livres, la peinture, le luth et les échecs, les poésies, le vin et les fleurs, tels étaient autrefois les plaisirs qui suffisaient aux hommes riches; mais maintenant ces sept mots doivent tous être changés contre ceux-ci : du bois



Fig. 16.

¹ Cette figure est calquée sur un vase de la collection Grandidier; le luth, qui est placé au-dessous de l'échiquier, est enveloppé dans un fourreau de soie. — Dans le volume de E. GRANDIDIER sur *la Céramique chinoise*, le n° 69 (pl. XXV) reproduit un vase sur une face duquel on voit des femmes qui jouent du luth et d'autres qui déroulent une peinture; sur l'autre face du vase, des femmes lisent un livre et jouent aux échecs.

pour se chauffer, du riz, de l'huile, du sel, du vinaigre, des assaisonnements et du thé¹ ».

Nous avons étudié successivement les deux énumérations des félicités dont l'une est bonheur, longévité et nombreuse postérité, tandis que l'autre est longévité, émolument, bonheur. Il en existe encore une troisième qui nous est fournie par la littérature classique dans un de ses textes les plus respectés, le Vaste Plan² qui est censé contenir la somme de la sagesse antique. Les bonheurs, au nombre de cinq, sont ici : 1° vivre longtemps; 2° être riche; 3° être tranquille; 4° aimer la vertu; 5° ne mourir qu'après avoir achevé sa destinée. Il est fait très fréquemment allusion à cette énumération dans le décor qui consiste en cinq chauves-souris, c'est-à-dire cinq *fou*, cinq bonheurs; les vases et les étoffes qui présentent ce symbole sont innombrables; le Musée Guimet possède une soucoupe qui le montre sous une forme particulièrement gracieuse (fig. 17) : deux jeunes enfants sont près d'une sorte de cuve dans laquelle l'un d'eux maintient une chauve-souris dont on aperçoit le bout de l'aile; l'autre enfant s'est emparé d'une seconde bestiole qui va bientôt rejoindre sa compagne; trois chauves-souris voltigent encore, mais on prévoit qu'elles ne tarderont pas à être prises à leur tour par les petites mains qui sauront capturer les cinq bonheurs.

¹ Voir le texte chinois de ce dicton dans A. H. SMITH, *The proverbs and common sayings of the Chinese* (*Chinese Recorder*, 1882, XIII, p. 324).

² Chap. *Hong fan* du *Chou king*.

Le personnage aux allures de matamore qui se retourne comme pour donner un avertissement aux deux enfants est *Tchong K'oei* 鍾馗, qui, suivant la légende est le grand destructeur de tous les démons et de tous les êtres malfaisants. Il complète le sens de la scène en montrant que les mauvaises influences seront écartées.



Fig. 17.

Ceci nous amène à parler d'une nouvelle série de symboles, à savoir les personnages mythologiques. A côté des immortels du bonheur, des émoluments et de la longévité qui sont de pures personnifications d'idées abstraites, il existe dans la riche mythologie chinoise un certain nombre de héros de légende qui sont devenus symboliques. Voici les principaux

d'entre eux que je décris d'après une image souvent reproduite en tapisserie :

En bas sont les deux *Ho ho* dont nous avons déjà parlé, symboles de concorde; l'un porte son lotus, l'autre sa boîte. A côté d'eux *Lieou Hai* joue avec ses sapèques d'or devant le crapaud à trois pattes¹; ce crapaud *tch'an* paraît être issu d'un contre-sens; *Lieou Hai* s'appelait en réalité *Lieou Hai-tch'an* 劉海蟾; on n'a pas compris que le mot *tch'an*, faisait partie du nom et on a interprété les mots *Lieou Hai-tch'an* comme signifiant *Lieou Hai* et son crapaud. Les sapèques d'or avec lesquelles il joue sont un symbole de richesse et de contentement. Puis viennent les huit immortels qui sont reconnaissables à leurs attributs² : *Li T'ie-koai*, le mendiant à la béquille de fer qui porte sur son dos la gourde d'où s'échappe parfois son âme; *Han Siang-tse*, avec sa flûte; *Tchong-li K'uen* et son éventail; *Lan Ts'ai-ho* avec son panier de fleurs; *Lu Tong-pin*, le chasse-mouches à la main et l'épée dans le dos; *Tchang Kouo*, tenant son bizarre instrument de musique; *Ts'ao Kouo-k'ieou* et ses castagnettes; la vierge immortelle

¹ On trouvera des images de *Lieou Hai* et de son crapaud dans DU SARTEL, *La porcelaine de Chine*, pl. XX, et dans E. GRANDIDIER, *La céramique chinoise*, pl. VII, n° 21.

² Les huit immortels sont figurés dans E. GRANDIDIER, *La céramique chinoise*, pl. VII, n° 19, et dans W. G. GULLAND, *Chinese Porcelain* (2^d ed., London, Chapman and Hall, 1899), p. 20. On trouvera des notices sur ces personnages dans le *Chinese Reader's Manual* de W. F. MAYERS et dans le *Chinese Biographical Dictionary* de H. A. GILES; mais l'étude critique du sujet reste tout entière à faire.

Ho Sien-kou et son panier à long manche. Ces huit personnages font partie de la longue théorie des hommes qui, par la pratique mystérieuse des recettes du *Tao*, ont atteint à l'immortalité. Quelles sont les raisons qui les ont fait choisir de préférence à tous les autres dans la foule énorme des héros du folklore chinois? C'est ce qu'il est assez difficile de déterminer. Peut-être l'art lui-même a-t-il joué ici un certain rôle et c'est vraisemblablement parce qu'un peintre célèbre a une fois reproduit un groupe particulier de personnages que ceux-ci sont devenus comme consacrés par une tradition désormais immuable. Au-dessus des huit immortels sont les trois dieux de la longévité, des émoluments et du bonheur. Dans les airs, montée sur une grue, s'avance la *Si wang mou*, la mère, reine d'Occident, suivie de deux porteuses d'écrans; dans un bateau, deux de ses fidèles servantes veillent sur l'arbre qui porte tous les mille ans les pêches d'immortalité, pour que le rusé *Tong Fang-cho* ne vienne pas voler les précieux fruits. Enfin

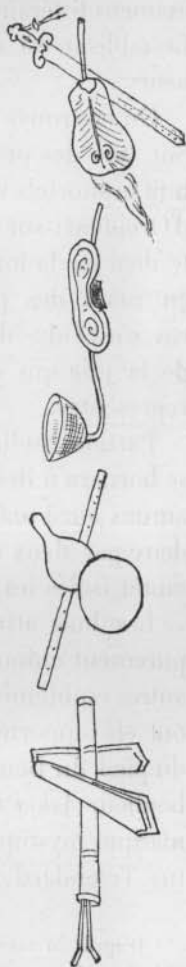


Fig. 18.

tout au sommet, *K'oei sing*, le dieu du succès aux examens littéraires, brandit son merveilleux pinceau. Ce tableau est en réalité l'image de tous les bonheurs.

On en trouve des fragments sur nombre de vases. Sur une des pièces de la collection Grandidier, les huit immortels viennent au-devant de la mère, reine d'Occident; sur une autre, ils se présentent devant le dieu de la longévité monté sur un cerf et tenant en main des pêches 八仙上壽. Dans les deux cas, c'est l'idée de la longévité ou de l'immortalité et de la joie qui y est attachée que l'artiste a voulu représenter.

Parfois, au lieu des figures des huit immortels on se bornera à dessiner leurs attributs (fig. 18)¹; nous aurons ainsi une série de huit objets, tantôt réunis deux par deux de façon à former quatre groupes, tantôt isolés les uns des autres.

Les huit attributs des immortels sont d'origine purement chinoise; il n'en est pas de même de huit autres emblèmes qui proviennent de l'Inde et qui en ont été apportés par le bouddhisme; sur la plante du pied du Bouddha on gravait en Inde huit porte-bonheur *Ashṭa maṅgala* qui étaient les suivants²: la marque mystique de la poitrine de Viçhnou, le lotus, l'étendard, le pot à eau, le chasse-mouches en

¹ D'après un vase de la collection Grandidier.

² Dans OLDFIELD, *Sketches from Nipal*, vol. II, p. 269, on trouvera une planche représentant les huit porte-bonheur tels qu'ils sont gravés sur le pied du Bouddha. Les *ashṭa maṅgala* bouddhiques

queue de yak, le triple parasol, le poisson et la conque. Ces emblèmes ont passé dans l'art chinois où ils sont connus sous le nom de « les huit objets précieux » 八寶¹. On en a si bien perdu le sens primitif que la marque mystique de Vichnou est devenue une énigme pour les Chinois qui l'appellent tantôt le nœud, tantôt les intestins.

Il serait facile de citer encore un nombre immense d'exemples du symbolisme dans l'art chinois. Il ne s'agit pas en effet ici de cas isolés; c'est bien plutôt une règle presque universelle que le décor en Chine est symbolique; une fois que l'attention est portée dans cette direction, elle découvre le symbole partout; c'est comme une atmosphère dans laquelle vit constamment le peuple chinois.

Mais, si nous avons augmenté nos listes d'associations d'idées, de jeux de mots et de personnages mythologiques, nous n'aurions pas tardé cependant à reconnaître que ces nouveaux symboles ne font que répéter les quelques vœux uniformes que nous avons dégagés.

Ce symbolisme nous apparaît donc comme très simple dans son fond qui se compose de quelques idées élémentaires, comme très compliqué dans sa

sont les suivants : 1° *çrivatsa*, marque sur la poitrine de Vichnou; 2° *padma*, lotus; 3° *dhvaja*, étendard; 4° *kalaça*, pot à eau; 5° *çámara*, chasse-mouches (en queue de yak); 6° *chattra*, parasol (triple); 7° *matsya*, poisson; 8° *çankha*, conque.

¹ Une assiette ornée des « huit objets précieux » est reproduite dans GRANDIER, *La céramique chinoise*, pl. XI, n° 30. La roue y est substituée au chasse-mouches.

forme qui est l'œuvre d'artistes à l'esprit subtil. D'où provient d'abord cette recherche d'ingéniosité dans l'expression? Il semble que la banalité même des idées qu'il s'agissait de formuler ait été une des raisons qui ont incité les Chinois à en varier l'expression par tous les moyens possibles. Qui de nous, en écrivant ces lettres de jour de l'an que l'usage impose, n'a senti le désir de renouveler par quelque tour ingénieux ce que peuvent avoir de fastidieux des formules cent fois répétées?

Il faut, en outre, tenir compte du goût inné de l'esprit humain pour le symbole, soit sous la forme inférieure du rébus, soit sous les aspects plus relevés de l'association d'idées, source de toutes les images poétiques, ou de la personnification des abstractions, principe de toute la mythologie.

Ces considérations peuvent expliquer pourquoi les Chinois ont varié les modes d'expression de leur pensée; mais elles ne nous montrent pas pourquoi cette pensée se répète, toujours identique à elle-même, sur les divers produits de leur art domestique. En étudiant les idées que les Chinois expriment de préférence par des symboles, nous sommes partis de l'idée de bonheur; tous les autres concepts que nous avons passés en revue, celui de longévité, celui de nombreuse postérité, celui de haute dignité, ne sont que l'analyse de l'idée de bonheur et en font partie. On peut donc dire, d'une manière générale, que ce symbolisme exprime des vœux de bonheur; si le Chinois écrit partout ces vœux, c'est parce qu'il

croit à leur efficacité; il pense que la formule de la bénédiction, de même que celle de la malédiction, peuvent être suivies d'effet; en répétant des souhaits de bonheur sur les vêtements et sur les vases qui sont associés à la vie journalière de l'homme, on multipliera donc autour de lui les chances de bonheur. La croyance à l'efficacité du vœu, telle est la raison d'être de tous ces décors qui ne sont que des souhaits déguisés.

D'autre part, cette préoccupation constante du bonheur n'est-elle pas une caractéristique de l'esprit chinois? Lorsqu'on a étudié les vases grecs, on a pu écrire un volume sur les vases ornés d'inscriptions amoureuses¹; et cela prouve que le sentiment de l'amour jouait un grand rôle dans la vie des Grecs. Si on jette les yeux sur toute la flore et toute la faune mystiques qui animent les dentelles de pierre de nos cathédrales gothiques, on reconnaîtra que ce décor s'inspire essentiellement de croyances religieuses. On tirera de là certaines conclusions soit sur la psychologie de la Grèce antique, soit sur celle du moyen âge. De même, en passant en revue ces porcelaines, ces amulettes et ces broderies qui toutes expriment le désir du bonheur, nous pourrons dire que l'esprit chinois est comme hanté par ce désir qui est chez lui un sentiment prédominant.

Ce bonheur, quel est-il? Il n'est point conçu comme quelque chose de transcendant; c'est la vie

¹ Wilh. KLEIN, *Die griechischen Vasen und Lieblingsinschriften*, 2^e édit., Leipzig, 1898.

avec ses avantages mondains, richesses, honneurs, considération. L'esprit chinois est si fortement pénétré de l'amour de la vie, qu'il a été de tout temps épris de la chimère de l'immortalité. Les empereurs de Chine ont cherché passionnément le secret qui permet de ne point mourir; le panthéon indigène est presque tout entier composé de ces hommes légendaires qui, versés dans les arts magiques, surent échapper à la loi de l'universelle destruction. Le souhait d'avoir de nombreux enfants n'est d'ailleurs qu'un autre aspect du désir de survivre, puisque ce sont les sacrifices offerts par les fils qui assurent le bonheur des parents après leur mort. La famille est la forme sous laquelle l'individu périssable devient immortel. Aucun peuple au monde ne me paraît avoir eu un sentiment aussi intense de la valeur intrinsèque de la vie.

C'est là, je n'hésite pas à le dire, qu'on peut trouver l'explication profonde du caractère chinois. Le Chinois, tant qu'il n'a pas connu de religions étrangères comme le bouddhisme ou le christianisme, ne s'est pas mis en peine d'un paradis, car la vie telle qu'il la connaît lui suffit, et il ne demande pas autre chose; tout l'effort de sa volonté s'est porté vers une morale, le confucéisme, dont l'obligation et la sanction étaient purement humaines. La vie est à elle-même sa propre raison d'être.

Ces considérations, à propos de quelques décors de vases et de tentures, peuvent paraître un peu ambitieuses; mais n'est-ce pas précisément dans cette

imagerie, œuvre d'auteurs anonymes qui se conforment au goût public, n'est-ce pas dans cet art populaire que se marquent le mieux les tendances élémentaires qui sont le fond de l'état mental d'une nation? Ces porcelaines et ces broderies ne sont pas de libres fantaisies destinées seulement à charmer les yeux; je crois bien plutôt entendre sortir d'elles des millions et des millions de voix qui répètent à l'infini les vœux monotones de l'âme chinoise, affirmant ainsi la conception que toute une race s'est faite de la destinée humaine.

N. B. On trouvera de nombreux exemples de symbolisme dans les modèles de broderie reproduits par M. Wilhelm GRUBE, à la fin du beau volume qu'il a publié récemment sous le titre *Zur Pekinger Volkskunde* (*Veröffentlichungen aus dem Königlichen Museum für Völkerkunde*, VII Band, 1-4 Heft; Berlin, 1901).

Dans l'article qu'on vient de lire, les documents étudiés sont des amulettes, des feuilles ou des enveloppes de papier à lettres, des porcelaines et des broderies. Une autre source de renseignements aurait pu se trouver dans les estampes à bon marché, mais je n'en avais pas à ma disposition au moment où j'ai écrit ces pages. Tout dernièrement, M. Leprince-Ringuet, ingénieur des mines, a bien voulu me communiquer une petite collection qu'il a faite de ces images qui sont en Chine l'équivalent de nos images d'Épinal. J'en donne ici deux spécimens.

La planche I porte l'inscription suivante :

« Au premier de l'an, on célèbre la fête. Qu'avec joie on se réjouisse de la paix prospère; qu'il y ait la transformation des poissons en dragons; qu'en un jour prochain vous vous

éleviez en grade. Écrit par le patron de la boutique d'estampes *Cheng-hing*.»

L'image représente un père, une mère et cinq fils dont quatre tiennent des lanternes de formes variées, tandis que le dernier, encore tout petit, est porté dans les bras d'un domestique.

Le premier fils sur la droite a une lanterne qui figure un vase allongé (*p'ing*) duquel émergent une pierre sonore (*k'ing*) et trois hallebardes. On pourrait y voir la formule *p'ing cheng san ki* (cf., p. 30, l. 10-25); mais la légende inscrite au sommet de la planche nous oblige à y reconnaître la phrase 慶樂昇平 *k'ing lo cheng p'ing*, « qu'avec joie on se réjouisse de la paix prospère », ce qui peut s'expliquer par le rébus 磬絡生瓶 *k'ing lo cheng p'ing* « la pierre sonore est liée à la bouteille qui produit (les trois hallebardes) ».

La lanterne du fils suivant est peu distincte sur notre gravure; elle représente une chauve-souris, deux pêches et deux sapèques. C'est le vœu bien connu *fou cheou choang ts'ien*, « que votre bonheur et votre longévité soient tous deux au complet » (cf. p. 17).

Le troisième fils porte une lanterne en forme de poisson; le sens en reste obscur pour moi.

Le quatrième fils tient à bout de bras au sommet d'une hampe une lanterne colossale sur laquelle se voient un dragon dans le haut et un poisson dans le bas; c'est l'image des poissons qui se transforment en dragons (*yu long pien hoa*), c'est-à-dire des jeunes gens qui réussissent à leurs examens (cf. p. 29, l. 17-28).

Enfin le plus jeune enfant, qui ne marche pas encore, lève la main pour « indiquer le soleil » 指日. Mais les deux mots peuvent aussi avoir le sens de « un jour qu'on peut indiquer », « un jour prochain »; c'est pourquoi on en peut tirer la phrase *tche je kao cheng* « qu'en un jour prochain vous vous éleviez en grade ».

La planche II représente également cinq fils; ils sont occupés à pêcher du poisson dans un étang rempli de lotus qui

semblent donner naissance à quelques-uns d'entre eux; le second des fils, à partir de la droite, est coiffé d'un casque *k'oei* 盔 qui indique qu'il obtiendra le premier rang (*k'oei* 魁) à l'examen (cf. p. 20-21). Le rébus peut donc se lire 蓮生貴子 *lien cheng koei tse*, « les lotus produisent les nobles fils ». Mais en remplaçant le mot 蓮 par l'homophone 蓮, on aura la première phrase de la légende inscrite en haut de l'estampe; cette légende est ainsi conçue : « Puissiez-vous mettre au monde une succession de nobles fils et avoir beaucoup de joie. Que les cinq fils se disputent les poissons et tiennent en main la canne à pêche ». Le sens figuré de ces deux dernières phrases m'échappe, mais il est vraisemblable qu'elles doivent comporter elles aussi une interprétation dans le langage du formulaire des vœux.

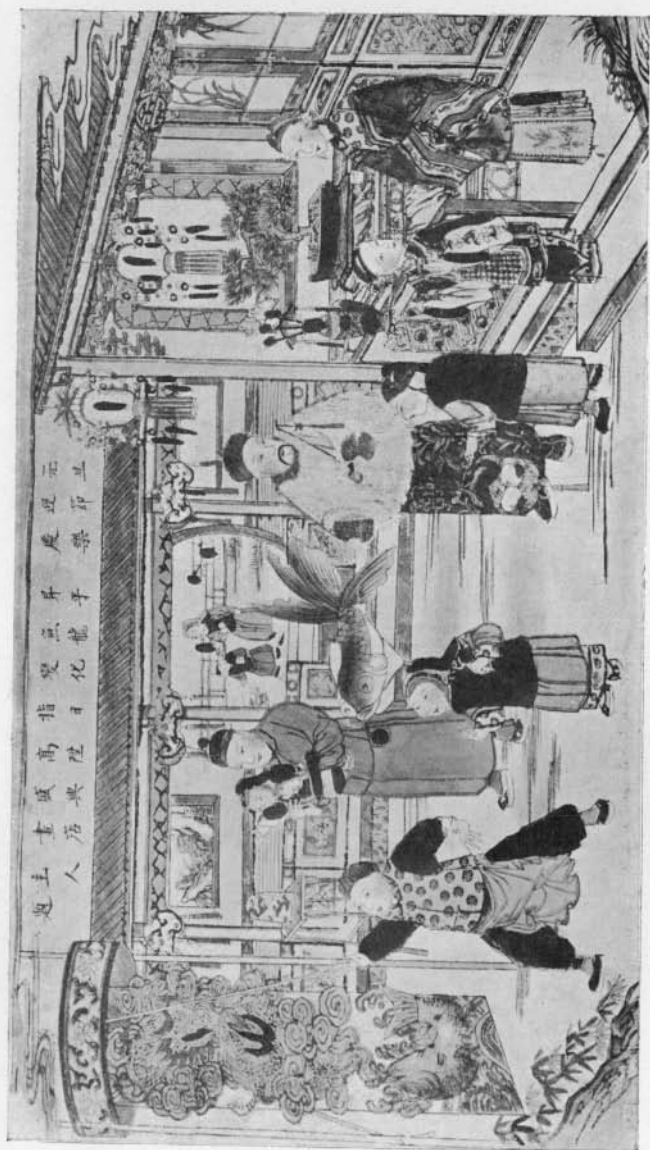


Planche I.

J. As. (Extr. n° 8 de 1901.)

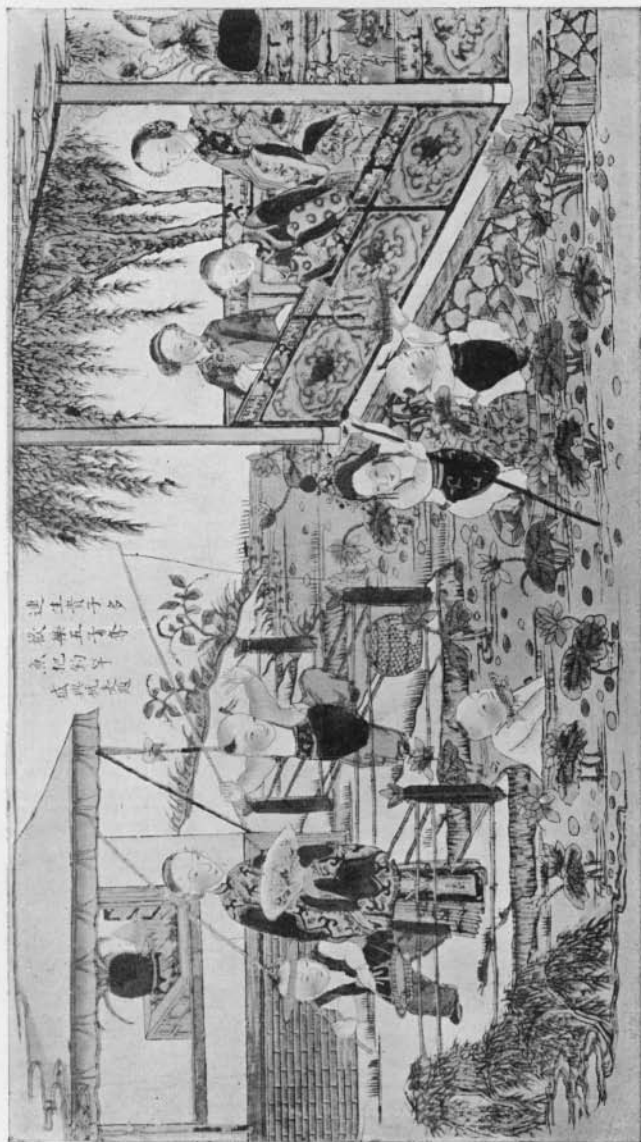


Planche II.